

## **L'artiste voyageur.**

Je décrirais ma démarche comme celle d'un artiste aventurier qui considère la planète terre comme lieu de création, source d'inspiration et matière première de l'œuvre. La terre s'inscrivant dans le système cosmique global, mon travail consiste donc à identifier des forces primordiales et des structures essentielles, à détecter les signes de convergence pour les rendre visibles.

Cette démarche s'inscrit dans la lignée des artistes de l'Earth-Art et du Land-Art. qui ont en commun leur fascination pour la nature ainsi que leur volonté de voir l'homme vivre en symbiose avec son environnement.

Mon travail comporte essentiellement deux parties : En un premier temps, je procède au choix des lieux, à la conception des interventions, à leur positionnement géographique, à la cueillette des images et des informations complémentaires concernant ces lieux, les habitants et la faune. Ce processus est le travail artistique préliminaire, l'œuvre n'est pas produite pour un grand public car la plupart du temps réalisée loin des lieux habités. Lorsque cette première partie est réalisée, je passe à la seconde, c'est-à-dire à son implémentation, à son développement esthétique dans le dessein de diffusion en galerie ou sous forme de publication, livre, catalogue ou texte dans un magazine.

Si le projet s'élabore en atelier, l'intervention sur le site est essentielle quoique imprévisible, puisque dépendante de la nature intrinsèque du lieu, de ses particularités climatiques, géographiques ou ethnographiques. Ce lieu la plupart du temps lointain et sauvage laisse découvrir des phénomènes propices à la compréhension des lois qui ordonnent l'univers. J'y réalise des installations qui sont photographiées ou filmées. Les détails du périple sont minutieusement colligés dans un *journal* qui permet à la fois de garder le souvenir de l'expérience et d'ajouter par sa valeur de témoignage à la crédibilité du récit qui sera diffusé en galerie. Les péripéties racontées sont à la fois réelles parce qu'issues d'événements vécus, et fictives parce qu'un transfert de sens s'installe lors de la narration.

Les œuvres installatives qui seront présentées lors d'expositions constituent des comptes-rendus poétiques qui entremêlent de manière inextricable le réel et le vraisemblable à la manière des récits mythologiques. Elles comportent une juxtaposition d'éléments divers :

photographies, cartes géographiques, objets, sculptures, bandes vidéo et sonores, textes extraits du *journal de bord*. Les caractéristiques de ces éléments et leur dispositif créent pour le spectateur un monde onirique susceptible de lui faire éprouver les émotions ressenties par l'auteur pendant la réalisation du projet. Cette mise en scène ne propose pas de parcours obligatoire, mais donne accès à des images de référence comme à des indices signalétiques sur une carte du rêve.

Dans cette démarche, deux types de projets sont élaborés, les sentiers, de tailles restreintes et les parcours ouverts qui peuvent s'étendre sur une bonne partie de la planète.

### ***Les sentiers.***

Je peux comparer ce travail aux géoglyphes inca de Nazca ou à certains parcours, marches religieuses ou païennes. Le parcours est suffisamment long pour que celui qui l'emprunte se recueille et réfléchisse sur son action, sa balade et la démarche qui a amené l'artiste à produire ce sentier et ainsi faire un lien entre la terre et le cosmos.

Je décrirai trois sentiers réalisés depuis l'an 1999 où une constellation et la Terre ont été mises en relation.

#### ***La réalisation de l'œuvre Le chariot d'Arthur ou les balises du sentier de Strathdon.***

L'œuvre *Les balises du sentier de Strathdon* a été élaborée au Scottish Sculpture Workshop de Lumsden en Écosse, au mois de mai 1999.

Des considérations d'ordre légendaire, mythologique, et historique m'ont amené à produire cette œuvre. L'Ours, la Grande Ourse et le roi Arthur sont les trois éléments qui structurent cette démarche associant Land-Art et mythologie. L'origine étymologique du nom Arthur est le mot celtique *Arth* qui signifie ours ; on pourrait aussi en rapprocher le nom *d'Arcturus* qui est un dérivé *d'Arctus* qui désigne la petite et la grande Ourse, qui nous ramène à l'étymologie *Arth*, ours. À moins qu'il ne faille voir dans *arcturus* un adjectif signifiant "qui réduit" ou "le rigoureux", qualificatifs qui conviendraient assez bien au roi des Bretons.

J'ai donc décidé d'offrir à Arthur un sentier qui serait une projection sur terre du chariot de la constellation de la Grande ourse.

Au pied de la chaîne des Cairngorms, près de la rivière Spey, j'ai roulé sur une petite route qui m'a conduit à Strathdon, village des hautes terres d'Écosse, au cœur d'une nature sauvage où l'on peut observer à loisir chevreuils, lièvres et grouses.

En me servant d'un guide des constellations, j'ai dessiné sur une feuille d'acétate transparent les sept points représentant les étoiles du grand chariot de la Grande Ourse ; par la suite j'ai

superposé l'acétate à une carte topographique de la région de Strathdon ; en jouant avec l'échelle et en faisant pivoter le dessin, j'ai pu associer de manière précise six des sept étoiles composant le chariot à six sommets de la région ; la septième est à flanc de colline. Si nous relierons chacun des sept points sur la carte topographique, un sentier s'y dessine, d'où le titre *Les balises du sentier de Strathdon*.

En mai 1999, les axes formés par les étoiles de la constellation de la Grande Ourse et les axes géographiques des lignes virtuelles qui relient les sommets des collines de Strathdon viennent se croiser parfaitement, à un moment précis de la rotation de la terre par rapport à la voûte céleste .

Sur chacun des points de correspondance, sommet-étoile, une sculpture de bronze représentant un animal est installée, comme un amer. Les animaux ont été choisis de la même façon que les amérindiens choisissent le nom de leurs enfants, par exemple Loup tenace, pour faire état des qualités et des connaissances nécessaires à celui qui entreprend un voyage initiatique et désire arriver à destination. Ce projet de sculptures balisant un sentier s'organise aussi comme un jeu où les protagonistes ont à trouver un objet caché, les indices étant les adresses topographiques inscrites sur la carte du sentier et indiquant les endroits où sont placées les sculptures. J'ai fabriqué ces sculptures de bronze au S.S.W. Scottish Sculpture Workshop où j'ai été accueilli en résidence.

L'iconographie du projet représentera sept animaux différents qui seront: un papillon que je nomme *Zénith* ; le monstre du Loch Ness appelé *Nessie*, que je surnommerai *Nadir*, car seigneur des abîmes, il est à l'opposé du Zénith ; un ours nommé *Big bear* représente la Grande Ourse et symbolise dans ce projet la connaissance nécessaire aux ateliers pour se déplacer sur terre ou sur mer, évaluer les distances et dessiner des cartes topographiques précises ; *Journey* est le nom de la baleine qui fait partie du groupe ; elle représente dans mon imaginaire les très grandes distances que peuvent parcourir des animaux en migration ; une grenouille *Goodness* symbolise l'imaginaire des contes fantastiques ; un loup nommé *Spirit* évoque le courage et la détermination du peuple écossais ; enfin l'animal qui fait le lien entre mon pays et l'Écosse, animal d'eaux froides, *Love*, le morse, nommé ainsi à cause de son habitude de se tenir en bande sur de toutes petites îles.

*Sites de l'installation des sculptures.*

*Zenith* sera la sculpture placée à l'endroit le plus au nord du sentier, sur Caochan Aighean. *Nadir*, monstre du Loch Ness sera installé sur la plus haute colline au sud, Monadh an t-Sluichd Leith. *Big Bear*, (la Grande Ourse), sera fixé sur Blue Cairn la plus accessible des collines ; *Journey*, (voyage), une baleine, sera positionnée sur le plus vaste des sommets,

Broom Knowe. Je placerai *Goodness*, (bonté), la grenouille, par terre sans socle sur le flanc de Broom Knowe. *Spirit*, (courage), le loup aura sa tanière sur Finlate Hill l'endroit le plus giboyeux, *Love*, (amour), un morse s'installera sur la colline du levant, Hill of Allt na Craige.

La carte du sentier a été dessinée à l'aide des relevés topographiques à l'échelle 1=25000 ; les repères indiquant l'endroit exact où l'on peut retrouver chacune des sculptures sont inscrits à partir des données enregistrées ; j'ai tracé le parcours et situé le plus fidèlement possible les sculptures de bronze à l'effigie d'animaux afin que ce jeu de piste devienne un sentier.

Cette carte sera offerte aux randonneurs qui, avec une boussole et un peu de perspicacité ou un système de positionnement global GPS, pourront retrouver les sculptures au sommet des collines sur les sites indiqués en latitude et en longitude sur la carte.

L'installation dans son ensemble fait environ six kilomètres et demi ou quatre miles ; cela ne semble pas très long, mais il n'est pas très accessible, puisqu'il se situe à plus d'un kilomètre du chemin forestier le plus proche et à trois kilomètres d'une route carrossable. Ce qui signifie que quatre kilomètres de marche sont donc nécessaires pour atteindre ce sentier qui n'existe encore que sur une carte car personne ne l'a foulé sauf moi. Il ne sera tracé sur le terrain que si les gens veulent bien visiter *Les balises du sentier de Strathdon*.

*Sur les traces d'Arcas réalisée au printemps 2000.*

L'événement *Trajectoires irrationnelles, les matériaux du corps urbain*, a été organisé par le centre d'exposition d'Amos en Abitibi au Québec, de juin à août deux mille et regroupait les œuvres d'une dizaine d'artistes canadiens.

*Sur les traces d'Arcas* est une œuvre permanente que j'ai installée en juin 2000 dans la ville d'Amos.

### **Le concept.**

Durant la crise économique de 1929 à 1935, beaucoup de québécois ont travaillé à la construction de la route reliant Mont Laurier à Amos en Abitibi, région nommée à l'époque le nord du nord. Mes oncles et mon père étaient de ceux-là ; mécaniciens et chasseurs, ils se sont rendus en Abitibi parce que c'était le seul endroit où ils pouvaient gagner leur pain en cette époque de récession. Prenant conscience des difficultés qu'avaient les nouveaux colons, souvent des gens de la ville, à défricher leur terre, ils ont mis au point un treuil du type de celui dont ils se servaient pour suspendre les orignaux abattus ; ce treuil servait ici autant pour déplacer les grosses roches que pour arracher les souches et déplacer les troncs d'arbres sur la terre d'Abitibi.

Un jour ayant abattu un très gros orignal mâle, les trois frères décidèrent de traverser la rivière Harricana en un seul voyage de canot chargé de la bête et de tout l'équipement de chasse. Le canot chavira et les trois hommes perdirent canot, orignal et amour propre.

Un autre événement plus tragique celui-là allait ponctuer les discussions et les souvenirs relatés lors des réunions familiales ; l'aîné des trois frères perdit sa jambe droite alors qu'il tentait de replacer la chenille de son tracteur avec une barre à mine ; il eut la jambe coincée entre la roue d'entraînement et la chenille ; le membre fut amputé à mi-cuisse.

La tente de prospecteur était un abri approprié au lieu car facilement transportable et très étanche ; deux inconvénients par contre la rendaient dangereuse : son inflammabilité, puisque cet abri était chauffé avec ce que l'on appelle une truie, sorte de petit poêle à bois fabriqué d'un baril de fer ; la cheminée était éloignée de la toile protégée par des plaques d'amiante, mais souvent ces plaques de protection étaient remplacées par des tôles qui chauffaient et incendiaient la toile. De plus, les ours, attirés de kilomètres à la ronde par la toile qui s'imprégnait de l'odeur de la nourriture, venait vider les poubelles ou piller les réserves ; les trois frères ont été évincés des deux manières, par le feu et le vieil homme.

Plusieurs découvertes de sites très particuliers ont été faites par des géomètres ; en effet c'est en taillant le bois pour tracer les lignes du chemin futur à travers la forêt souvent très dense que les arpenteurs et les bûcherons ont découvert des points de vue et des phénomènes géodésiques inconnus jusqu'alors par le colon. C'est ainsi que mon père et ses frères ont aperçu pour la première fois les *eskers*, formations géomorphologiques issues de l'ère glaciaire, véritables pièces de Land-Art à l'échelle de la planète, qui se transforment parfois en s'effondrant en crevasses béantes. Les *eskers* de l'Abitibi nous indiquent la rivière qui se cache au sein de la colline comme un serpent enfoui ; ils ont été pour ces artisans des routes abitibiennes à la fois une découverte heureuse, car ce long ruban sinueux en forme de colline de pierres sèches pouvait s'avérer une route naturelle, et une réalité cauchemardesque puisqu'il pouvait conduire à des marécages où les tracteurs et les camions s'embourbaient. Ces descriptions d'*eskers* m'ont toujours fasciné ; quand j'ai connu le Land-Art plusieurs années plus tard, c'est à ces formations géomorphologiques que je l'ai associé.

Mon enfance, spécialement au cours des fêtes de famille, a été ponctuée d'histoires fabuleuses concernant la construction de cette route. Les tracteurs embourbés dans des marécages, les moteurs diesels que l'on ne pouvait arrêter l'hiver de peur de ne plus pouvoir les faire redémarrer ; les colons remerciant ces aventuriers qui, grâce à leur tracteur à chenilles ou à leur treuil évitaient des mois de travail pénible ; les canots de toile surchargés qui chavirent dans les eaux tumultueuses de la rivière Harricana et les ours noirs qui

déchirent la toile des abris pour chaparder de la nourriture. Toutes aussi fascinantes les unes que les autres, ces aventures réelles devenaient des contes, car années après années les détails s'ajoutaient et embellissaient les histoires de l'Abitibi qui devenaient une épopée ; celle-ci a nourri mon imaginaire.

### *Description de l'œuvre.*

#### *Sur les traces d'Arcas*

Mon intervention dans la ville d'Amos pendant le printemps 2000 a consisté à fabriquer et à placer des sculptures de bronze relatant ces souvenirs en des endroits spécifiques de la ville, en tenant compte de mes préoccupations du moment, tournées vers les légendes, les contes populaires de la région et la constellation qui guida ces aventuriers au nord.

Les sujets relatés par les sculptures de bronze sont issus des souvenirs qui me viennent en mémoire quand je pense à l'épopée abitibienne : les ours, les tracteurs, les tentes de prospecteurs, le théodolite, le canot, la nourriture et le treuil. L'ensemble des sept sculptures a été élaboré à partir des formes simplifiées de chacun de ces éléments.

Les œuvres posées dans la ville sont à l'image de ce que les ethnologues appellent des motifs mythologiques. Ces motifs révélateurs d'une culture de pionniers, de défricheurs, d'aventuriers et de chasseurs se rattachent à l'histoire locale et caractérisent une société autrefois isolée créant ses propres valeurs de ses souvenirs, de ses traditions populaires, de son folklore.

*Le geste rituel, les paroles non dites, la fausse immobilité d'instantanés cérémoniels. Des moments et des propos qui s'organisent en un savoir, jamais codifié, et se perpétuent non parce qu'ils sont raisonnements, mais d'abord tradition.*<sup>1</sup>

Chacune de ces images est utilisée pour son pouvoir évocateur, et prend tout son sens dans l'histoire et dans la culture régionale. Motifs issus d'éléments culturels locaux, individuels ou familiaux, ils ne seront évidemment pas perçus de la même manière par un visiteur étranger ou par tous les autochtones ; les interprétations seront multiples.

L'œuvre *Sur les traces d'Arcas* a été réalisée en inscrivant dans la ville à partir d'une photographie satellite, des points correspondant aux étoiles qui forment le chariot de la Petite Ourse. Tous ces points, reliés, forment une sorte d'épure ou de dessin à très grande dimension de la constellation tracée sur le sol de la ville. Chaque point de rencontre des segments de l'épure a reçu une sculpture. J'ai placé à côté de chacune d'elles une plaque sur laquelle est gravée la situation géographique exacte de l'œuvre.

---

<sup>1</sup> VAN GENNEP Arnold, PELIZZO Alain, *Coutumes et croyances populaires en France*, Paris, Le chemin vert, 1980, introduction, p. VIII.

Chaque site où se trouve une sculpture est indiqué sur une carte élaborée à partir des photos Landsat ; les visiteurs pourront donc établir un parcours de visite, comme les pionniers faisaient jadis à partir de cartes topographiques pour construire la route dans le territoire sauvage.

Le choix des emplacements a été fait selon un axe sud/nord respectant la direction de la route à construire ; c'est aussi la direction de la rivière Harricana qui se jette dans la Baie James. Cette rivière était la principale voie de pénétration de la région avant la construction de la route. Évidemment la trame urbaine d'Amos est orientée selon cette direction sud - nord puisque la ville est établie le long de la rivière.

La constellation de la Petite Ourse est ici ma référence sur la carte du ciel, car c'est sur son étoile principale, l'étoile Polaire, Polaris ( $\alpha$  Alpha UMi), que les voyageurs et les explorateurs s'orientent dans l'hémisphère nord ; cette étoile est un outil essentiel pour les explorateurs de la forêt boréale.

J'ai calculé la distance approximative, en pourcentage et en proportions, séparant chacune des étoiles principales du petit chariot sur une carte du ciel, afin de déterminer l'endroit d'érection des piliers servant de socle pour l'installation des sculptures. Ensuite j'ai reporté les points coïncidant avec les étoiles de la constellation sur la carte de la ville d'Amos. Après avoir choisi une échelle de réduction permettant d'insérer l'épure du petit chariot dans le centre ville, j'ai d'abord déterminé le site d'installation de la première sculpture représentant l'étoile Polaire dans l'installation. J'ai ensuite déterminé les autres repères représentant les étoiles selon les axes et avec un écart de distance respectant le rapport de proportion de l'échelle réelle, telle que présentée en deux dimensions sur la carte du ciel. Seule la première sculpture est située à l'endroit choisi ; les autres emplacements résultent nécessairement de compromis, car si je suivais trop rigoureusement l'échelle et l'axe, certaines sculptures se retrouvaient au milieu d'une rue ou sur le toit d'un édifice. Les ajustements qui ont été nécessaires sont parfois de moins d'un mètre, d'autres fois d'une dizaine de mètres, afin que les sculptures ne deviennent pas des dangers publics ou ne soient complètement inaccessibles aux spectateurs. De toutes manières chacun sait que l'image d'une constellation est un jeu de l'esprit et que les étoiles dessinées en plan sont en réalité très éloignées les unes des autres et bougent individuellement ; la constellation aujourd'hui n'est pas la même qu'il y a dix mille ans et ne sera pas la même dans mille ans.

*Énumération des motifs mythologiques et de leurs situations.*

Suivant le schéma décrit plus tôt, l'endroit où se situe ce premier point est le parc du

Rapide ; à cet endroit, un lieu de passage difficile où effectivement les canoteurs chaviraient, j'ai installé la sculpture qui représente un canot, ou plutôt la pointe d'un canot émergeant d'un rapide.

Au point de la deuxième étoile (**d** UMi) situé dans un autre parc près de la rivière, endroit où les habitants d'Amos vont pique-niquer, le motif est une tranche de pain dans une assiette. Les colons qui ont défriché cette terre inhospitalière s'y sont rendus pour la plupart pendant la crise économique ; cette tranche de pain est donc le symbole de la nourriture qu'ils allaient y chercher. La tradition veut que dans ce pays d'Abitibi, lors des feux de camps, il y ait du pain tranché à griller.

La troisième sculpture (**e** Umi) représente un treuil ; elle est installée à la station de pompage de l'aqueduc. Les colons avaient droit à une parcelle de terre donnée par le gouvernement à la seule condition de la défricher, c'est-à-dire de la prendre à la forêt. Au début de la colonisation, pour essoucher afin de permettre les semis, il n'y avait que le bœuf ou le cheval ; le treuil est apparu comme un instrument simplifiant considérablement la vie des colons défricheurs.

Au quatrième point (**Z** UMi) une tente de prospecteur encore utilisée aujourd'hui se situe près de l'hôtel de l'*Esker*. Cet abri souple a permis aux défricheurs de l'Abitibi de se protéger des intempéries en attendant que leurs habitations de bois rond fussent construites. Les tentes étaient éventrées régulièrement par les ours noirs en quête de nourriture.

Au cinquième point (**h** UMi) un ours noir dont la présence est bien réelle sur le territoire, est installé près d'une banque.

Au sixième point (**g** UMi) un théodolite, instrument très important dans ce contexte de défrichage et de construction de route, nous rappelle que la détermination et le courage ne suffisent pas ; il est nécessaire de posséder des connaissances techniques pour mener à bonne fin un tel projet. La sculpture se trouve sur le terrain d'un centre d'accueil pour les sans logis.

Enfin au dernier et septième point (**b** UMi) un tracteur, instrument utilisé au quotidien dans ce pays du nord pour bouleverser le paysage, arracher l'or à la terre et le bois à la forêt est placé près de la gare en bordure de la voie ferrée.

Lors de l'inauguration de cette œuvre, j'ai raconté mes souvenirs au groupe d'une quarantaine de personnes qui suivaient le dévoilement de chacune des sculptures recouvertes d'un sac en plastique servant de voile (comme une procession où le groupe s'arrête aux



station) ; le représentant du maire de la ville d'Amos dévoilait l'œuvre et j'évoquais l'histoire ou l'anecdote propre à celle-ci ; il était étonnant de voir combien de personnes dans le groupe avaient alors des histoires similaires à raconter.

### ***La trace du Lièvre***

*Œuvre réalisée en mai 2005 à Digne. Invité à la résidence d'artiste du Cairn par la directrice du Musée Gassendi, Madame Nadine Gomez.*

Le projet que j'ai fait au Cairn au mois de mai 2005 dans le cadre d'une résidence d'artiste, reprend l'idée de la trace, à la manière de mes projets antérieurs. J'ai exploré les lieux à la découverte des marques du temps, de l'histoire géologique et géomorphologique de la Réserve géologique de Haute Provence.

Cette fois ci en tant qu'artiste (chasseur), j'ai suivi la trace de l'Ammonite, de l'Archeopteryx, de l'Ichtyosaure et j'ai dessiné l'épure de la *constellation du Lièvre* sur la montagne du Blayeul, située au cœur du parc (installation permanente). Chacune des étoiles principales de la constellation, 10 en tout, est symbolisée par une petite borne d'aluminium anodisé gravée du nom de l'étoile de la constellation *Lepus*.

Lors d'une promenade sur le Blayeul, Gassendi aurait aperçu, rasant l'horizon au dessus de la montagne de Lure, une constellation jamais aperçue jusqu'alors. C'était la constellation du Lièvre que l'on ne peut apercevoir que furtivement quelques jours par an.

J'ai choisi d'inscrire la forme de la constellation du Lièvre dans la réserve géologique de Digne, à la fois parce que Gassendi la mentionne comme une curiosité et que cette constellation de l'hémisphère sud de la voûte céleste, n'apparaît que furtivement à quelques reprises au courant d'une année pour les observateurs de l'hémisphère nord. Discrète comme les fossiles du parc qui ne se dévoilent que lors d'éboulis ou de glissements de terrain.

En marchant selon les lignes virtuelles entre les étoiles (bornes), les promeneurs transformeront à la longue les segments en sentier.

Les secteurs de la montagne qui se trouvent en lieu et place des étoiles dans la constellation du Lièvre ont été photographiés. J'ai également produit des images vidéo de la marche sur la montagne.

Une carte géographique du sentier avec les addresses GPS exactes des bornes représentant les étoiles de la constellation, des photographies et une vidéo est le résultat (l'œuvre visible en galerie) du 9 septembre au 30 novembre 2005 sous le titre:

*44 degrés 6 minutes nord- 6 degrés 13 minutes est.* Les visiteurs intéressés peuvent se rendre au musée Gassendi et obtenir la carte nécessaire pour visiter l'installation, ils peuvent aussi

visiter la *Trace du Lièvre* avec le guide de montagne Joël Marteau, spécialiste des sentiers de la région de Digne.

### ***Les parcours ouverts.***

Je décrirai deux parcours ouverts, un qui a débuté en juin 2000, *Trois cailloux célestes et si Dieu jouait aux billes* et un autre en cours qui a débuté en décembre 2004, *Les rivières de feu*.

*Trois cailloux célestes, et si Dieu jouait aux billes!*... a été réalisée en trois phases sur une grande partie du continent Nord Américain. En observant des photos aériennes et des cartes topographiques à très grande échelle, je me suis rendu compte que le sol de l'Amérique du Nord, de l'Arctique canadien au Mexique est truffé de cicatrices causées par l'impact de chutes de météorites.

Cette dernière œuvre s'est élaborée autour de deux axes importants. Dans le premier, je me suis concentré sur l'étude des caractéristiques des sites d'impact de météorite, sur leur localisation géographique sur le continent nord américain, puis sur l'élaboration de plans et de devis pour la création d'une œuvre sculpturale et photographique à partir de ces astrolèmes terrestres.

Le second axe non moins important est l'aventure du déplacement sur les lieux d'intervention, l'étude de la géographie humaine ; la rencontre des autochtones résidant à proximité des sites d'impact, la connaissance de leurs coutumes et de leur mode de vie.

En observant des cartes de l'Amérique où sont répertoriés les sites d'impact météoritiques, j'en ai repéré trois formant un triangle dont l'angle nord-ouest est un angle droit presque parfait.

Après étude des photographies aériennes, des images satellitales Landsat et des cartes topographiques, je me suis rendu sur deux des lieux d'impact pour réaliser des sculptures de pierres empilées du même type que celles faites dans les projets *La lumière des pierres*, Ivujivik, en 1991, et *Paysages de l'île du fond de l'âme ou l'odyssée de la mémoire*, fleuve Saint-Laurent, en 1994.

Ces accumulations de pierres sont érigées à des endroits précis qui représentent la place des étoiles dans des constellations particulières. Vu du ciel se dessine le reflet miroir d'une partie de la voûte céleste, comme dans les œuvres *Les balises du sentier de Strathdon* 1999, *Sur les traces d'Arcas* 2000 et *La trace du lièvre* 2005. Ces empilements sont photographiés et vidéographiés ; une plaque de bronze gravée de la situation géographique du site est collée à l'époxy sur la roche en place proche de la sculpture.

Les sites d'érection des sculptures ont été choisis après que le dessin de la constellation eût

été tracé sur la carte topographique de manière à inclure de manière assez précise le cratère à l'intérieur de celle-ci. Les écarts entre les sculptures représentant les étoiles respecteront en proportion ceux de la constellation. L'accessibilité des abords du cratère est le second facteur déterminant le choix des emplacements. J'utilise la même méthode que dans les projets précédents ; je dessine les constellations sur acétate en calquant sur une carte du ciel, puis je transfère les points coïncidant aux étoiles sur les cartes topographiques ou sur des photos aériennes. Les constellations de la Grande et de la Petite Ourse me semblaient à prime abord exclues, puisque qu'elles avaient déjà été utilisées dans les projets antérieurs. J'aurais préféré d'autres groupes d'étoiles, mais ce sont ces premiers qui m'ont semblé les mieux appropriés aux tracés, étant donné les situations septentrionales des cratères du Nouveau-Québec et du lac Pilot. Situé de même dans l'hémisphère nord, le cratère Barringer sera coiffé de la Couronne Boréale.

***Extrait du journal de bord de la partie Lac Pilot.***

***Un rêve sous les étoiles.***

Le ciel est presque complètement dégagé, les étoiles commencent à apparaître. *Sur cet immense tableau d'une nuit céruléenne, la rêverie mathématique a écrit ses épures.*<sup>2</sup> Loin de toutes lumières parasites, notre campement s'avère être un bon endroit pour l'observation des étoiles ; je peux indiquer et nommer plusieurs constellations, je reconnais Mars et Vénus ; tout ceci est un savoir scolaire ; au tout début de la civilisation, l'homo faber a associé des étoiles individuelles dans un jeu de zoomorphisme, comme on le fait avec les nuages, sauf que les nuages bougent vite et que le mouvement des étoiles est d'une extrême lenteur. Puis les grecs ont intégré des étoiles et des groupes d'étoiles à leur mythologie et à leurs divinités ; ce sont donc les rêveries, de l'homme des cavernes jusqu'aux grecs qui nous sont parvenues codées, classées en quatre vingt-huit constellations et non pas des rêveries individuelles comme cela se produit pour les nuages. Ce soir, je laisse mon imagination vagabonder en tâchant d'oublier mes connaissances livresques et je crée de nouvelles constellations ; je photographie la voûte céleste et je dessine de mémoire ma propre ménagerie, mon propre zodiaque.

Évidemment je continuerai le projet des dessins en forme de constellations autour des cratères ; cette réflexion ne met pas en cause ce projet, mais cette nuit j'ai pris conscience, plus que les autres nuits d'observation, de l'immensité de l'espace et des fausses perceptions que nous donne la planéité des images conventionnelles de constellations. En faisant

---

<sup>2</sup> BACHELARD Gaston, *L'air et les songes*, Paris, Corti, 1943, p. 202.

abstraction de la carte du ciel je peux fixer une étoile qui devient mon étoile et se rapproche lentement ; j'inventerai un savoir empirique et créerai ma propre carte du ciel. *La nuit nous isole de la terre, mais elle nous rend les rêves de la solidarité aérienne.*<sup>3</sup>

***Extraits du journal de bord de la partie Barringer.***

Je me dirige vers *Monument Valley* dans le but d'ériger et photographier des empilements de pierres nécessaires à l'élaboration de l'installation. J'établis mon campement sur le site de *Navajo National Monument* également appelé Betatakin.

*Ce lieu est le site archéologique d'un ancien village anasazi, nom donné par les navajos et qui signifie ancêtres, les apaches, hopis, utes, zias, zunis, une vingtaine de tribus différentes descendent des anasazis, peuple qui vient, comme les hohokams, et les mogollons, des bandes venues d'Asie par le détroit de Béring à l'époque paléo-américaine, 12,000 à 10,000 ans avant. J.C.*<sup>4</sup>

Le soleil éclaire sous les nuages, les tours de grès rouge apparaissent à contre jour ; la route tourne ; la lumière éclaire de tous ses rayons les tours escarpées rouge-ocre vif sur ciel bleu clair ; on se croirait dans *La conquête de l'ouest* de John Ford. Le site extrêmement fréquenté par les touristes et surexploité par les réalisateurs de cinéma est magnifique, les éléments géomorphologiques d'une splendeur à couper le souffle, mais ce n'est pas le genre de paysage que je désire pour compléter mon projet. En faisant le tour du site, je prends quelques photographies comme les dizaines de touristes que je rencontre puis je retourne au campement de *Navajo National Monument*.

***Le pèlerinage chez les anasazis.***

Un autre site archéologique nommé Keet Seel est accessible à partir de Betatakin ; pour y arriver je dois descendre au fond du canyon Tsegi et suivre la rivière en remontant le courant sur 13,7 km dans le canyon Keet Seel. C'est à quelques centaines de mètres près la même distance que celle parcourue au lac Pilot ; je décide d'aller visiter le site et de construire mes sculptures-empilements de pierres dans les canyons Tsegi et Keet Seel.

Afin de pouvoir faire l'aller et le retour, soit 27,4 km, dans une seule journée, je dois me lever très tôt et partir au lever du soleil ; une température de 40° est prévue l'après-midi dans le canyon. J'emporte un casse-croûte et huit litres d'eau, car l'eau de la rivière n'est pas potable.

Un timide rayon de soleil éclaire le dessous d'un petit nuage, il est 5 h 30. J'ai étudié la carte

---

<sup>3</sup> Ibid, p. 211.

<sup>4</sup> WALKER Steven L, *Indians of American Southwest*, Scottsdale Az, Camelback / Canyonland, 1994, pp. 5-8.

et les indications données par le gardien du parc *Navajo National Monument* ; je serai seul à marcher en direction de Keet Seel aujourd'hui (je suis le seul à avoir obtenu un permis de circuler dans les canyons Tsegi et Keet Seel). Descendant le sentier escarpé jusqu'au fond du canyon, je fais mienne cette réflexion de Marguerite Duras : *Je voudrais une indication pour me perdre. Il faut être sans arrière-pensée, se disposer à ne plus connaître rien de ce qu'on connaît /.../*<sup>5</sup>

Il faut profiter de cette expérience, circuler dans un endroit où rien ne m'est familier ; je veux oublier les sensations perçues en territoires nordiques pour en connaître de nouvelles. Au détour d'un méandre, un escarpement de grès montre des stries jaune soufre sur une surface ocre rouge. Je remarque un premier pétroglyphe sous deux énormes blocs de pierre appuyés par leur arête contre la paroi ; deux spirales sont gravées sur la surface protégée par les blocs, l'une est la représentation d'un serpent, l'autre celle du soleil. Je suis en train d'oublier que j'ai un travail de sculpture à faire, des pierres à empiler ; tout à coup ce travail d'empilage de pierres me semble dérisoire et inutile ; je décide d'explorer les lieux et d'en tirer partie. Les photographies de mes coups de cœur, sculptures naturelles ou pétroglyphes, que je ferai me semblent plus adéquates pour être insérées dans l'installation finale que tous les empilements artificiels que je pourrais réaliser. La marche au fond du canyon devient une métaphore de mon travail artistique ; j'apprends, je découvre, je suis enthousiaste, je suis fatigué, je doute.

*Je sais que tu es fatigué. Je le suis tout autant. Tu viens marcher avec moi à l'orée du désert? Je voudrais te montrer ce qu'il y a devant nous. Toute ma vie j'ai voulu tirer du sang d'un rocher. J'ai rêvé d'appeler le diable et de le couper en deux. J'ai toujours caressé l'ambition de ne plus avoir peur de rien. Pour ce genre de chose c'est ici que tu viens.*<sup>6</sup>

Arrivé à la première des trois chutes, je m'assois pour reprendre mon souffle et rattacher mes lacets ; je marche depuis un peu plus d'une heure trente, j'ai fait six kilomètres et je suis descendu d'une altitude de 2000 à 1600 mètres. Je traverse continuellement le lit de la rivière ; la profondeur de l'eau varie entre cinq et dix centimètres ; il faut être prudent car des sables mouvants rendent certains endroits périlleux, j'essaie donc de traverser sur des cailloux.

Au fond d'un encaissement rocheux, à environ quatre mètres du sol, des gravures sur le grès sont visibles ; deux personnages, un petit et un plus grand tenant un serpent dans sa main ; deux autres formes rudimentaires représentant des serpents sont présentes à proximité des

---

<sup>5</sup> DURAS Marguerite, *Le vice-consul*, Paris, Gallimard, 1966, p. 9.

<sup>6</sup> LOPEZ Barry, *Reflets dans un œil de corbeau*, Paris, Hoëbeke, 1992, p. 129.

personnages ; dans le coin supérieur droit de la surface gravée, un coyote ou un loup fait face à un serpent lové, plus détaillé celui-ci ; la tête en triangle du serpent à sonnette est facilement reconnaissable tandis que les autres ne sont que des lignes en zig zag. Le plus grand des deux personnages semble être revêtu d'un costume cérémoniel et coiffé de cornes d'animal ; peut être est-ce l'effigie d'un sorcier.

La deuxième chute d'eau est en vue, plus haute que la première d'une dizaine de mètres. Peu d'eau y coule, j'estime son débit à environ 1 m<sup>3</sup> seconde ; durant les orages ou les crues de printemps le débit doit être de vingt fois, peut être même cinquante fois supérieur à en juger par les traces laissées sur les rochers. Le soleil commence à éclairer l'intérieur du canyon qui était dans l'ombre jusqu'à maintenant, je ressens la chaleur. La dernière partie du sentier bordé de *sagebrush* (*artemisia americana*) sort du canyon et sinue à travers une forêt de chênes verts dont plusieurs sont morts en raison du tarissement dans la nappe phréatique.

Le sentier redescend au fond du canyon, de hauts escarpements en surplomb rouge-ocre rayés de bandes marron, brou de noix, gris pâle, anthracite et noir de fumée bordent le ruisseau. Au détour d'un méandre, surplombant une prairie d'herbe jaune-vert et de *sagebrush*, Keet Seel, on dirait une œuvre de Charles Simonds. La hauteur de l'escarpement est au moins vingt fois supérieure à la hauteur des maisons construites dans la falaise et l'encaissement du surplomb de plus de cinquante mètres, ce qui met les constructions à l'abri du soleil et de la pluie. La couleur amenée sur le rocher par le ruissellement des eaux acides de surface est la même que celle rencontrée plus tôt dans le canyon.

Ce type de construction me touche beaucoup puisque très tôt dans ma pratique, comme je l'ai mentionné dans l'avant-propos, j'ai fait des constructions avec des branches comme celles présentes sur ce site. Pour les installations sur le fleuve j'ai construit des murets faits de pierres scellées avec du mortier primaire fait de boues comme celui utilisé ici ; je me retrouve ainsi au cœur d'une construction complexe dont j'ai déjà employé les matériaux. Les premières constructions du village datent de 950 après J.C et les troncs de sapins originaux servant à la structure sont toujours là, en place, ce qui indique l'efficacité protectrice de l'escarpement rocheux.

La connaissance de ces éléments culturels, poutres millénaires, ouvrages de maçonnerie primaire, greniers à maïs et kivas,<sup>7</sup> plus encore que quelque intervention *in situ* que j'aurais pu réaliser dans le canyon, m'aideront à compléter mon œuvre *Trois cailloux célestes et si*

---

<sup>7</sup> La Kiva est une pièce aménagée en sous-sol et réservée aux rites religieux, il y en avait six, pour cent cinquante habitants à Keet Seel ; les kivas étaient et sont encore utilisées exclusivement par les chefs de clans et les sorciers, celle du clan de l'ours est la plus grande, car c'était toujours dans ce clan que les anasazi choisissaient le grand chef.

*Dieu jouait aux billes!...*

Au retour la chaleur s'est installée ; j'apprécie mon chapeau et le tissu qui couvre mon corps ; je ralentis la cadence sous le soleil de 13 heures ; le petit thermomètre attaché à la bretelle de mon havresac indique 46<sup>0</sup> C. C'est pour moi la première expérience de randonnée par une telle chaleur ; même si je ne construis pas d'empilements de pierres, la randonnée est beaucoup plus pénible que celle faite à lac Pilot.

*L'aller pèlerin ne peut être que lointain.*<sup>8</sup> Assis près de la grande chute sous un chêne vert, je compare cette marche à un pèlerinage ; je me suis déplacé vers un lieu historique et culturel majeur, le déplacement s'est effectué sur une distance relativement importante et a demandé un effort physique considérable compte tenu des circonstances climatiques. Cette marche peut donc être considérée, dans mon travail du moins, comme un pèlerinage.

Je n'ai bu que deux litres d'eau à l'aller ; j'ai peur que les six restant ne suffisent pour le retour. Mes pieds brûlent, la sueur apparaissant sur les parties découvertes de mon corps sèche presque instantanément. Il n'y a eu aucun endroit ombragé depuis que j'ai quitté le chêne vert sous la chute ; on dirait que les parois du canyon rayonnent de la chaleur accumulée durant des siècles. Je sens que mes pieds enflent mais je n'ose enlever mes chaussures de peur de ne pouvoir les rechausser.

Il ne me reste plus que quatre kilomètres à marcher avant d'arriver à *Navajo National Monument* où est situé le campement ; je dois escalader un sentier escarpé qui sort du canyon et s'élève de quatre cents mètres. Le sable fuit sous mes pas, je lève le pied comme un automate puisque mes orteils ne plient plus, je suis exténué. À la fin de la randonnée du lac Pilot je courais, ici je me traîne presque.

Un couple de corbeaux m'a suivi toute la journée, au début j'ai cru à des oiseaux différents à chaque fois qu'ils m'apparaissaient ; je me rends compte maintenant que ce sont ceux qui nichent tout près de mon campement ; le mâle a une plume cassée à l'aile droite. Arrivant au sommet de l'escarpement de grès rouge, je m'assois sur une pierre pour souffler ; le gros corbin à la plume brisée se pose sur un piton rocheux à quelques mètres et croasse comme pour dire "ça y est, tu as fini de grimper". Les oiseaux m'ont suivi jusqu'au campement et ont réintégré leur nid. Comme au lac Pilot les corbeaux sont très présents dans l'aventure ; je n'ai aucune explication de la raison de cette présence ; peut être est-ce par ce que je leur porte une attention particulière? De toute façon je devrai me préoccuper de cet état de fait

---

<sup>8</sup> DIAZ Y DIAZ Manuel C, « L'esprit médiéval du pèlerinage » in CAUCI von SAUCKEN Paolo et alii, *Pèlerinages, Compostelle, Jérusalem, Rome*, Paris, Desclée De Brouwer, 1999, p. 39.

lors de la réalisation de l'installation finale.

L'eau est rare dans les campings des parcs de l'Arizona ; la majorité d'entre eux n'offre qu'un seul robinet à très faible débit. Au lever du jour j'ai décampé, puis j'ai roulé sur une route secondaire en terre battue vers Tuba city. Encore courbatu de la randonnée à Keet Seel, je vois un sentier qui semble mener à Laguna creek ; je roule jusqu'au moment où le sentier devient impraticable. Le ruisseau est à une centaine de mètres, le soleil à la verticale, la chaleur d'hier s'est réinstallée. Je laisse tous mes vêtements dans la camionnette, mets des sandales et marche vers le ruisseau. Dix centimètres d'eau coulent sur du sable rouge ; je m'étends sur le dos dans l'eau chaude, mes bras étendus touchent les bords du ruisseau. Le courant est juste assez fort pour que l'eau immerge complètement mon corps et entraîne la sueur cristallisée de la veille ; la lumière trop intense m'empêche d'ouvrir les yeux, ce qui me permet de concentrer mon attention sur l'effet de l'eau sur mon corps ; je me sens revenir à la vie, toute la fatigue accumulée est disparue. Je dois sortir de l'eau avant que le soleil ne me brûle ; malgré la chaleur, ma peau se hérissé de chair de poule. Dans le rétroviseur de la camionnette je vois mes cheveux d'un beau rouge ocre ; ce n'est pas un effet de lumière mais le sable du ruisseau.

### ***Les rivières de feu***

Comme un jeu de l'esprit, j'ai dessiné une pyramide au centre de la terre, les 5 pointes de cette pyramide émergeant chacune dans une zone volcanique. Ce qui intègre dans une structure connotée stable, la pyramide, (forme qui depuis l'Antiquité symbolise la pérennité des choses), à une activité tellurique datant du précambrien à nos jours, montrant que notre planète n'est aucunement stable et qu'à l'échelle du temps universel, elle risque d'exploser d'un moment à l'autre. (Tel le projet *Trois cailloux célestes. Et si Dieu jouait aux billes!..* 2001)

Je me suis rendu sur les lieux ciblés afin d'y installer un module en pointe illustrant les extrémités de la pyramide. Ces modules d'aluminium sont gravés de leur adresse géographique et sont installés à demeure, (tel que réalisé dans le projet *Les balises du sentier de Strathdon*, 1999)

### ***Lieux d'intervention correspondant aux pointes de la pyramide.***

- Amérique du nord : au nord de Chibougamau, La grande faille du Frotet, volcan éteint qui était actif au cambrien
- Amérique du sud : Terre de feu, Chili, le volcan Villarica et le champ de lave de Pali Aike
- Asie : La presqu'île du Kamtchatka en Sibérie, les volcans Mutnovsky et Karyaksky



- Océanie : Nouvelle-Zélande, l'île Campbell, volcan éteint qui était actif au cambrien
- Afrique : La Tanzanie, le cratère du Ngorongoro

Il y a donc sur les cinq lieux d'intervention trois volcans en activité et deux éteints.

Déjà réalisé:

- La Faille du Frotet au Québec, juin 2005
- Le volcan Villarica et le champ de lave de Pali Aike en Terre de feu, janvier-février 2005
- Le volcan Mutnovsky au Kamtchatka, avril 2005

Le travail sur les deux autres sites est en cours

À l'hiver 2007 pour le Ngorongoro

À l'hiver 2008 pour l'île Campbell.

Description de l'intervention Faille du Frotet.

***Installation sur les îles et les berges de la rivière Rupert.***

Les géologues ont trouvé une faille volcanique datant du cambrien, tout près d'un lac appelé Frotet. Ce lac prend sa source dans l'un des nombreux affluents de la rivière Rupert et se déverse dans celle-ci. La faille géologique Frotet s'étend des rives de la baie James à Némiscau puis s'étire vers le centre nord est dans la direction du réservoir Caniapiscau. Du lac Mistassini à la baie James, sur presque 250 Km elle se superpose à la rivière Rupert. C'est sur ce chevauchement que je ferai mon installation.

La rivière Rupert est l'un des derniers grands fleuves du Québec à ne pas être harnaché de barrages produisant de l'hydro-électricité. Cependant la société Hydro Québec se prépare à détourner 80% du débit de la rivière afin de produire de l'énergie hydro-électrique destinée aux consommateurs du nord est des États-unis. Ce projet dénoncé par tous les écologistes détruira un écosystème fragile dont nous ne pouvons envisager toutes les conséquences à long terme.

Mon projet a consisté à créer un lien entre cette rivière et la constellation de la Grande ourse afin que dans notre esprit la rivière qui a permis à des générations d'autochtones et d'explorateurs de naviguer entre les étendues d'eau du sud et celles du nord ne meure jamais.

Comme dans les projets précédents j'ai placé sur une carte topographique d'un secteur de la rivière Rupert un dessin sur acétate du grand chariot de la Grande ourse, certains points représentant les étoiles se retrouvent sur des îles, d'autres sur les rives de la rivière. Sur chacun des points de concordance j'ai installé un miroir concave destiné à réfléchir les rayons du soleil vers un point fixé à environ un kilomètre de distance et à une altitude de cinq cents mètres.

Sur des tiges d'acier de trois à quatre mètres de hauteur un miroir concave de 25cm de diamètre est fixé de façon à pouvoir pivoter et réfléchir les rayons du soleil à un endroit précis. À partir d'un avion ou d'un hélicoptère, de cet axe, nous pouvons apercevoir les sept points lumineux formant le chariot de la Grande ourse. Le point de convergence des rayons se situe à la verticale de la rivière où les hélicoptères des ingénieurs et des techniciens de la société Hydro Québec suivent leur route afin de se rendre sur les lieux de détournement des eaux de la rivière.

C'est la société d'aménagement de la baie James qui a gracieusement prêté un hélicoptère avec un pilote afin que je puisse faire les photographies de l'installation.

### ***Œuvre finale.***

#### ***Pour l'automne 2008***

Elle sera présentée en galerie sous forme d'installation où seront incorporées : des images satellitales, des photographies aériennes, des photographies traitées numériquement, des vidéos réalisées sur les sites, et des extraits du *journal de bord*. Le dispositif en fera une œuvre éclatée, sorte de récit d'aventure en 3D.

#### ***Extrait du journal de bord –Terre de feu- Janvier 2005***

...Le cliquetis des crampons attachés à mon sac à dos ponctue notre lente progression sur le sable noir meuble. À chacun de nos pas, les pieds chaussés de plastique rigide s'enfoncent jusqu'à la cheville et glissent vers l'arrière sur la pente de 30°. Une ligne orangée, brisée en son centre par la fumée du volcan, se détache sur le bleu céruléen du ciel. L'ascension du volcan Villarica par la face ouest est la plus exténuante mais la plus sûre car le soleil ne frappe la pente qu'en début d'après-midi. Malgré cela, en ce matin de janvier, les pierres roulent depuis la limite de fonte de la neige, le guide agite ses bras pour avertir du danger.

Mes chaussures neuves m'irritent déjà talons et orteils. Après une petite heure de marche, nous nous arrêtons pour nous désaltérer et attacher les crampons aux chaussures. La surface de la neige est dure, parfois glacée bleue. Une pierre roule, fait des bonds de plus en plus hauts dans notre direction, passe à quelques mètres de notre position puis termine sa chute dans une faille en contrebas. Les rayons du soleil touchent le sommet et les pierres se détachent avec la fonte de la glace de soutien.

Nous avançons en cadence, le regard fixé au sommet du volcan, sous la caldeira. Des ampoules se sont formées sur mes pieds, une à l'articulation du gros orteil du pied gauche vient de crever, je ressens la douleur lancinante à chaque pas. C'est la dernière fois que je fais une longue randonnée avec des chaussures neuves.

J'ai soif, mon souffle raccourci, nous sommes à 2600 mètres, 250 mètres avant le sommet. Notre cordée zigzague, l'inclinaison augmente, il faut assurer chaque pas avec les crampons et les piolets.

Nous arrêtons à tous les cent mètres de dénivelé afin de reprendre notre souffle. Le soleil commence à poindre au-dessus du sommet, il nous apparaît jaune soufre à travers la fumée qui se dégage du cratère. Les derniers cinquante mètres m'apparaissent interminables, à la fois parce que je suis exténué, le degré d'inclinaison atteignant maintenant 45° et que le gros orteil ainsi que le talon de mon pied gauche sont à vif.

Le vent d'ouest balaie le cratère et pousse l'oxyde de soufre dans notre direction, j'ai de la difficulté à respirer, je dois mettre un chiffon imbibé de jus de citron sur mon nez et ma bouche, mes yeux piquent, je pleure. J'approche du cratère pour voir la lave en fusion, des explosions font jaillir des traits rouges jusqu'à vingt mètres au-dessus de ma tête.

Un aigle plane, il joue avec les courants ascendants générés par la chaleur qui se dégage de la caldeira. Il passe et plonge vers la pente enneigée, je peux apercevoir le dessus de ses ailes en même temps que les six autres pics volcaniques dispersés à l'horizon.

Il plane vers le sud, passe au-dessus de Chiloé met le cap sur les *Torres del Paine* et le Pic du *Fitzroy*, domaine des condors. Glaciers, fjords et volcans roulent et déboulent jusqu'au détroit de Magellan, puis brusquement la cordillère, jusque-là imperturbable, se jette dans canal Beagle.

Un tronc d'arbre dérive près des rochers où se font chauffer au soleil des dizaines de lions de mer, l'aigle s'approche, frôle l'épave. Le tronc d'arbre est creux, une fourrure de guanaco couvre deux corps aux visages hâlés une femme et un enfant. La main droite de la femme tient fermement une pagaie grossièrement taillée dans une branche de lenga...